La réception du pragmatisme par Durkheim ou le refus de la sécularisation du vrai

Loïc Clavier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ree/4003>
DOI : 10.4000/ree.4003
ISSN : 1954-3077

Éditeur

Université de Nantes

Référence électronique

Loïc Clavier, « La réception du pragmatisme par Durkheim ou le refus de la sécularisation du vrai », *Recherches en éducation* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2008, consulté le 29 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ree/4003> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ree.4003>

Recherches en éducation est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La réception du pragmatisme par Durkheim ou le refus de la sécularisation du vrai

Loïc Clavier¹

Résumé

Dans les leçons intitulées « Pragmatisme et sociologie », Durkheim fait part d'une concurrence entre sociologie et pragmatisme. La philosophie du pragmatisme, en tant que théorie de la vérité, développe une visée proche de celle de la sociologie dans l'émergence du « sens de la vie et de l'action ». L'auteur va tout d'abord présenter le pragmatisme en tant que théorie de la connaissance en s'appuyant essentiellement sur l'empirisme radical de James. Ce faisant il se ménage ainsi un espace pour introduire progressivement le pragmatisme en tant que théorie de la valeur. Cet éclairage lui permet non seulement de montrer comment James passe d'un empirisme de l'objet à un empirisme de l'action, mais aussi de délimiter les emprunts de James à Bergson. La volonté est double. Tout d'abord, demeurer dans une réflexion rationaliste, certes libérée de l'intellectualisme, mais de surcroît identifier l'écart entre l'humanisme de James et celui de Bergson. Cette stratégie vise à montrer que la différence entre le donné et le construit ne s'explique pas dans un cadre phénoménologique, mais plutôt dans le cadre de la sociologie, science positive, qui prenant le social dans sa dimension historique, accède à une vérité humaine, variable et à la continuité du réel. Ce faisant, contrairement au pragmatisme, c'est dans le seul cadre social qu'il contigence une telle opportunité lui permettant de mettre à jour l'institué entre jugement de réalité et jugement de valeur et de placer la sociologie positive comme seule capable d'accéder au fait que « la vérité est une norme pour la pensée comme l'idéal moral est une norme pour la conduite ».

Dans ses leçons données à La Sorbonne en 1913-1914, intitulées « Pragmatisme et sociologie », Durkheim présente le pragmatisme dans sa critique radicale du rationalisme puis il identifie ce qui peut être retenu dans ces thèses afin d'améliorer un rationalisme philosophique très attaqué au début du XX^e siècle. Pour ce faire, il utilise les écrits de James et de Dewey qu'il identifie comme les promoteurs de « la doctrine pragmatiste ».

Afin de mieux percevoir les arguments et la stratégie de l'auteur, nous étudierons dans un premier temps comment il présente le pragmatisme. En effet historiquement les textes dont il dispose ne représentent pas le pragmatisme dans sa totalité (Dewey n'a pas encore produit « l'enquête philosophique »). En se focalisant sur le pragmatisme de James et en sollicitant peu les écrits de Dewey, il oriente sa réflexion vers l'empirisme radical plutôt que vers l'instrumentalisme logique. Nous tenterons de comprendre la raison de ce choix. Dans un second temps, nous verrons ce qu'il entend conserver des interrogations que le pragmatisme porte au rationalisme. La conception de la vérité notamment chez Durkheim se distingue de l'intellectualisme sans pour autant se rapprocher du pragmatisme ou des thèses de Bergson sur la continuité du réel. Enfin, nous verrons comment il introduit la sociologie comme concurrente du pragmatisme en reconnaissant, uniquement dans le cadre du développement de la société humaine dans sa dimension historique, la continuité du réel et la variabilité de la vérité. Nous terminerons sur une analyse des différences dans l'approche de l'école entre Dewey et Durkheim en fonction des positions identifiables pour ce dernier eu égard à sa critique du pragmatisme contextualisée aux textes utilisés dans ses leçons.

¹ Maître de Conférences en Sciences de l'éducation, IUFM des Pays de Loire, Université de Nantes, CREN.

1. La présentation du pragmatisme par Durkheim

En premier lieu², Durkheim envisage le pragmatisme comme une théorie de la connaissance. À ce titre, il montre que cette philosophie met en exergue le critère de vérité dans l'efficacité pratique et non pas dans une cohérence logique à l'instar du rationalisme. La

vérité est conçue dans la perspective d'un pluralisme, et ce, contre une tendance moniste qui caractérise l'intellectualisme. Reprenant les travaux de James, il indique que le pluralisme rend impossible la réduction du réel à une vérité immuable.

L'empirisme radical de James aboutit à refuser d'admettre qu'il y a deux mondes, le monde de l'expérience et le monde de la réalité. Le monde est continu dans l'espace et le temps. Le réel est en perpétuelle construction. Cet empirisme radical s'oppose donc au rationalisme et à l'idéalisme dans le sens où la pensée conceptuelle visant la précision et la clarté ne reconnaît que la stabilité. La vérité ne peut être qu'une et immuable. Le pragmatisme dévoile la confusion des multiples interactions du réel, c'est le changement, tandis que l'intellectualisme ne valorise que les choses qui n'interagissent pas entre elles et donc une logique du concept qui permet de réduire, de séparer, de fixer, c'est la stabilité. Durkheim présente ainsi les vérités humaines dans le pragmatisme comme étant fugitives et temporaires. Ce faisant, il poursuit en interrogeant la notion de faillibilisme qui décrit la « vérité d'aujourd'hui comme l'erreur de demain ». La vérité se vit. Pour accéder à la vérité, il faut lier pensée et existence et non pas les séparer comme le propose le rationalisme. Si la vérité est extérieure et transcendante, elle devient inaccessible, qu'elle soit immanente ou transcendante au monde. Dès lors, comment y accéder ?

La vérité ne peut être envisagée comme un idéal situé dans un ciel au-dessus du monde de l'expérience. La vérité est le sceau d'une idée qui a affronté avec succès les épreuves du réel. De la logique de la preuve, on passe à la valorisation de l'épreuve. La philosophie pragmatiste fait ainsi la jonction entre théorie et pratique. Une idée vraie est celle qui finit par s'imposer. Avec la continuité de l'univers, ce second argument consistant à attribuer une valeur à la vérité, est central dans l'opposition que manifeste Durkheim au pragmatisme. La critique qu'il adresse à ce propos au pragmatisme surgit comme un coup de théâtre à la fin de la septième leçon. Il change de registre d'analyse puisque jusqu'ici il considérait le pragmatisme comme une théorie de la connaissance. À partir de cette leçon, il va progressivement traiter le pragmatisme comme une théorie de la valeur. Il se focalisera alors sur le jugement. Car si pour James le vrai réside tout bonnement dans ce qui est utile pour notre pensée, pour Durkheim cela signifie que le bien et le vrai « ne sont plus que deux aspects différents de l'utile et de l'avantageux » (Durkheim, 1913-1914, p.59). Tous les jugements de vérité se réduisent à des jugements de valeur (y compris la valeur logique). Il ne demeure plus qu'une seule valeur, l'utile. Ainsi, la valeur pratique arbitre la valeur théorique. Durkheim envisage ainsi l'empirisme radical de James comme un empirisme de l'action qui s'opposerait à un empirisme classique de l'objet. Cependant, Durkheim exacerbe la position de James en affirmant que tout ce qui a des intérêts pratiques est vrai. James ne s'aventure sans doute pas aussi loin (Cometti, 1994). En effet, il établit trois critères de la vérité :

- une satisfaction de besoins intellectuels liée aux croyances (une illumination) ;
- un agrément logique qui apparaît dans la cohérence interne de la conscience ;
- une fécondité pratique.

Durkheim voit ici deux difficultés. La première est psychologique et vise la cohérence interne de la conscience parce qu'il ne voit pas dans le pragmatisme l'expression d'un principe intérieur qui légitime cette cohérence (Durkheim, 1913-1914, Leçon 17). La seconde réside dans le risque que la fécondité pratique soit systématiquement réduite à une utilité. De tels succès sont alors obtenus au détriment de la vérité. De même, Durkheim interroge la notion de vérité en tant qu'elle n'est pas la copie froide du réel. Pour James, la vérité ne devient réelle qu'après que nous nous en sommes servis. La vérité articule les vérités passées et les vérités nouvelles. Vérité et

² Leçon 1 à 7

vérification sont donc confondues. Transformer ainsi la vérité en évènement relié à l'idée interroge Durkheim notamment sur la méthode qui permet de construire le réel et de construire le vrai.

Dans l'édition que nous avons consultée, la onzième leçon est dévolue à la méthode notamment chez James. Pour autant, certains éléments de réflexion sont absents. La synthèse proposée par les auteurs identifie la méthode comme une attitude proche de l'empirisme, avec la réserve que nous citons plus haut à savoir un empirisme de l'action. Le pragmatisme se positionne contre l'intellectualisme et le rationalisme. Il s'oppose à toute métaphysique, se distinguant ainsi de l'empirisme classique qui, comme le rationalisme admet que la vérité est donnée, dans le monde sensible pour l'empirisme ou dans le monde intelligible pour le rationalisme. Le pragmatisme est opposé à tous « systèmes clos ». Enfin, seules comptent pour le pragmatisme les conséquences pratiques de l'idée telles que la valeur de l'idée, soit sa capacité à transformer les réalités existantes.

La leçon précédente est consacrée à la même question, mais concerne cette fois Dewey. Elle permet à Durkheim d'identifier ce qui différencie Dewey de James à ce propos. Durkheim montre que Dewey ne donne pas à l'action, en tant que légitimation de la valeur, une dimension ontologique, mais qu'il la reconnaît comme un caractère uniquement instrumental. Dewey introduit la notion d'expérience pure qui antérieurement à toute réflexion nous avertit de la constitution des qualités et des valeurs du monde réel. Il s'agit de la pensée constitutive qui s'appuie sur l'identification des « valeurs empiriques de la vie ». A l'opposé, la vérité est le fruit de la pensée réfléchie qui intervient lorsque le « système de valeurs » est perturbé. Seule la pensée réfléchie nous commande l'action à mettre en place. Cependant, nulle trace de l'enquête philosophique dans les réflexions de Durkheim et pour cause... la théorie de l'enquête ne sera publiée qu'en 1938.

On le voit, Durkheim présente le pragmatisme dans un premier temps comme une théorie de la connaissance puis comme une théorie de la valeur. Il cherche dans le pragmatisme une attitude, une méthode permettant de construire le réel, de construire le vrai. N'ayant pas connaissance de l'enquête philosophique de Dewey, il va se focaliser sur la conception de la vérité dans le pragmatisme et sur sa relation à la valeur. Pour lui, si la vérité pragmatique s'impose par son caractère nécessitant, déterminant, elle n'a aucun « caractère de nécessité logique » (Durkheim, 1913-1914, p.76). Or dans le pragmatisme, ce sont les individus qui fabriquent la vérité pour leurs besoins. Ils sont « libres dans l'œuvre de sa construction » (Durkheim, 1913-1914, p.76). La conséquence d'une telle vision modifie la méthode. Face à l'univers, il n'y a plus de méthode unique d'administration de la valeur des preuves. Durkheim y voit un affaissement de la pensée logique qui devient « une forme inférieure de la pensée » (Durkheim, 1913-1914, p.77).

Cependant, la présentation du pragmatisme qu'il nous propose dans ses leçons l'amène à s'interroger sur les points d'entrée dans la philosophie rationaliste mise à mal par le pragmatisme. Il va donc poursuivre son investigation non seulement en produisant des réponses aux critiques pragmatiques, mais aussi en prenant en compte le questionnement pragmatique auquel il apportera une dimension sociologique.

2. Le pragmatisme face au rationalisme : la mise en cause de l'intellectualisme

Durkheim, dans un souci d'interpeller le rationalisme sur les critiques du pragmatisme, va approfondir la notion de vérité et tenter de comprendre ce qui rapproche James de Bergson dans le pluralisme pragmatique qui constitue une critique de l'intellectualisme.

Tout d'abord, reprenant l'expression de James, il signifie que ce qui domine le pragmatisme et remporte un certain succès c'est le besoin d'assouplir la vérité, de la « déraïder », c'est-à-dire de ne plus la contraindre par la pensée logique. Dans le rationalisme, la vérité est conçue comme

une chose simple, transcendante qui sort d'elle-même toute sa valeur. Elle est donc placée au-dessus de la vie humaine. Dans une telle conception, la vérité est située en dehors de l'analyse scientifique. Il faut donc bien prendre en compte qu'il est nécessaire d'arracher la vérité à son état d'immobilisme parce qu'elle est « naturellement une partie de la réalité ». Durkheim ne remet pas en cause le côté spéculatif de la vérité dans l'intellectualisme, mais bien plutôt sa compréhension qui permettrait d'en restituer l'intérêt humain. Pour lui, « déraider » la vérité revient à en faire quelque chose d'accessible que ce soit du point de vue de l'explication ou de l'analyse. Cependant, cet ouvrage passe pour Durkheim par un travail des concepts. S'il adhère à la nécessité de rendre la vérité plus « humaine », plus accessible, il n'en tombe pas pour autant dans le relativisme qu'il décrit chez les pragmatistes. Tout d'abord parce qu'il estime que le pragmatisme est plutôt destiné à favoriser l'action qu'à remettre en cause « la spéculation pure et la pensée théorique » (Durkheim, 1913-1914, p.86). Ensuite, parce qu'il n'envisage pas que dans l'articulation entre la pensée et le réel, les concepts soient des fragments d'expérience. Pour James c'est le réel qui est la base du concept. Or, Durkheim qui défend une position idéaliste affirme que la pensée est le concept. C'est le concept qui est à la base du réel. Cette position idéaliste lui permet de réfuter l'idée selon laquelle le concept permet de s'adapter au réel, comme une simple idée générale (James). Ce travail sur les concepts amène Durkheim à distinguer ce que James emprunte à Bergson et les limites de cet emprunt. Si la vérité nécessite des jugements, les jugements supposent des concepts. Cette pensée conceptuelle est donc créatrice, dans le rationalisme, et implique qu'il y ait une nature commune entre le concept et la réalité. Bergson et James estiment que réel et concept ont des caractères opposés. Le réel étant changeant le concept s'y oppose parce qu'il est stable. Pour identifier une dynamique, un mouvement, il faudrait prendre en compte une suite d'états... C'est une critique du concept comme description. Le concept ne permet pas de prendre en compte la continuité du réel dans son dynamisme. Pour James, le concept vise à segmenter et à réduire ce qui est incompatible avec une vision pluraliste du réel.

Cette critique de l'intellectualisme montre que dans ce courant de pensée les interactions, les relations entre les concepts sont impossibles. La logique conceptuelle isole par les distinctions, les éléments du réel. Le réel est donc discontinu. Bergson à qui James emprunte une partie de son argumentation, est un philosophe du continu qui vise à écarter la conception mécanique que la biologie avait introduite alors en s'inspirant de la physique. Durkheim, après avoir opposé la vision rationaliste de la vérité comme un idéal d'autorité à la conception pragmatiste qui subordonne la vérité à la valeur, distingue le concept, au sens de l'intellectualisme, (caractérisé par une vision synoptique des phénomènes ne prenant pas en compte les influences causales entre les éléments de la réalité en cours), du concept de la philosophie pragmatique qui (s'appuyant sur une vision continuiste et pluraliste du réel) pose la conceptualisation comme la prise en compte du changement, du mouvement et des interactions. Renvoyant ces deux modes de prise en compte du concept à leurs insuffisances (genèse d'une vérité inaccessible et sclérosée pour l'intellectualisme, soumission de la pensée logique, fondée sur le principe d'identité, aux intérêts de la pratique), Durkheim propose une approche plus sociologique en articulant les idéaux de valeurs aux idéaux de réalité (qui sont, selon lui, les concepts) provoquant ainsi un rapprochement entre l'être et la valeur. L'idéal devient un aspect de la réalité. Le concept en tant que construction de l'esprit ne se réduit pas à l'expérience.

Cette réflexion remonte au congrès de Bologne en 1911, où Durkheim a proposé une distinction entre jugement de valeur et jugement de réalité. On comprend mieux pourquoi après avoir envisagé le pragmatisme comme une théorie de la connaissance, il l'analyse comme une théorie de la valeur. Dans ce texte de Bologne, il cherche à établir que le jugement de valeur et le jugement de réalité relève de la même manière de pensée. La société génère des valeurs et nous en impose l'adhésion. Le sens de ces valeurs réside uniquement dans la société et n'exprime pas les aspirations de l'individu libre. C'est la division du travail qui permet de distinguer les différents registres de valeurs. Cette distinction n'est donc pas en rapport avec les fonctions de la conscience. La valeur est donc un jugement sur un jugement de préférence. Il s'agit d'une conversion du fait au droit. Dans une telle perspective ce qui fonde la différence entre jugement de réalité et jugement de valeur c'est l'usage du symbole. Dans le premier cas, « c'est l'idéal qui sert de symbole » (Durkheim, 1911, p.14), dans le second « c'est la chose qui sert de

symbole à l'idéal ». Dans le premier cas, il s'agit d'une transcription du donné, dans le second cas il s'agit d'un apport au donné. Cet apport est issu d'un donné lié à la dimension collective de la production des valeurs. Dans une telle logique, Durkheim s'oppose à l'intellectualisme en rapprochant la réalité et la valeur. Il se distingue du pragmatisme dans son approche du jugement et de la notion de valeur. Cette dernière étant reliée non pas à ce qui est utile, mais à une production collective distincte des aspirations individuelles. Toutefois, cette perspective n'est valable que dans le cas particulier de la chose sociale et humaine...

3. La sociologie comme voie d'équilibre entre un rationalisme idéaliste et un empirisme réaliste

C'est à partir de ce raisonnement que Durkheim va proposer de faire un parallèle entre le pragmatisme et la sociologie. Il établit que la sociologie applique à la raison la même conception que le pragmatisme, à savoir que la

vérité est non seulement humaine, mais qu'elle est aussi un construit humain. Pour autant, il se distingue de l'intellectualisme pour qui la vérité s'origine dans la pensée et du pragmatisme pour qui la vérité s'origine dans l'action. Il conteste la capacité du pragmatisme à dévoiler la vérité en s'appuyant uniquement sur la dimension subjective et psychologique de l'individu. Selon lui la sociologie, parce qu'elle combine la raison et la moralité comme résultats d'un devenir inscrit dans l'histoire, permet de produire des explications plus complètes.

L'objection la plus importante qu'il adresse au pragmatisme se cristallise autour de l'expérience qui, ne comportant qu'un seul plan, se retrouve dans la même perspective que la sensibilité. La vérité est donc traitée de la même façon que la sensation et les instincts. Face à ce qu'il identifie comme une « pression sur l'esprit humain » (Durkheim, 1913-1914, p.90), à savoir la vérité reconnue universellement comme s'imposant à l'humanité, il décide, reprenant en cela le raisonnement produit lors de sa communication de Bologne en 1911, de ne pas révoquer, contrairement au pragmatisme, la correspondance symbole-réalité et de ne pas rejeter « le symbole et la chose symbolisée » (Durkheim, 1911), mais bien plutôt d'interpréter comme un symbole cette vérité universelle sans en faire une idée absolue et extrahumaine. Pour Durkheim, ce qui est social est « d'une dignité plus haute que ce qui est individuel ». Complémentairement, il réfute l'idée d'une vérité changeante. La vérité s'enrichit au cours de l'histoire, mais elle « ne varie pas dans sa nature même » (Durkheim, 1913-1914, p.91). Dans cette vision du social, on note le primat ontologique dont Durkheim revêt la société par rapport à l'individu. Sa critique du pragmatisme est centrée sur le fait que la vérité s'y justifie dans l'expérience individuelle dont la valeur est l'utilité.

Cependant, on a précédemment vu comment il prend soin de définir ce qu'il entend par conceptualisation distinguant sa position de celle du pragmatisme et de l'intellectualisme. La sociologie qu'il développe s'organise autour de concepts comme l'anomie, l'égoïsme, l'altruisme, le fatalisme. Pris dans une acceptation pragmatique et épistémologique ces concepts ne pourraient pas rendre compte de la réalité puisqu'ils s'y opposent. De plus, la primauté ontologique dont il pare la société l'empêche de voir l'individu comme un sujet agissant. Il est un simple support de valeurs, de normes (Boudon, Bourricaud, 1982). Son refus d'établir un lien entre la pensée et l'action comme le fait la philosophie pragmatique est en accord avec la sociologie qu'il promeut. En effet, il a montré au travers d'une science positive des mœurs « les limites des conceptions artificialistes et volontaristes de l'ordre social » proposées par exemple dans le contrat social (Boudon, Bourricaud, 1982, p.200). Toutefois, que ce soit dans le texte de sa communication de Bologne ou dans ses leçons, il cherche à s'affranchir des critiques faites aux sciences positives. Aussi, identifier le social comme un fait qui contraint l'individu revient à le placer comme « origine et arbitre du jugement de valeur » (Lavelle, 1991, p.527) alors qu'il devrait en être l'objet. Durkheim ne fait donc pas la démonstration qu'une telle logique permet de dépasser le positivisme, mais il montre que le positivisme peut être étendu réduisant ainsi l'idéal à un ordre de faits (Lavelle, 1991). Même s'il semble dans ce texte de 1911 ne pas atteindre totalement son objectif il poursuit sa réflexion dans la vingtième leçon de « Pragmatisme et sociologie » en montrant les limites des emprunts de James à Bergson. Si le pluralisme

pragmatique aboutit à un réel constitué par l'interpénétration de tous ses éléments ce ne peut être qu'un état originel (avant différenciation en référence à la division du travail social) et non pas un état final.

Ainsi, l'élan vital de Bergson n'est pas applicable dans ce sens de l'histoire. La diffraction venant après l'état confus et condensé. Cette vision darwinienne d'un processus évolutif dont il extrait un principe ontologique est issue de son analyse de la division du travail. « La complexité croissante du système de division du travail [ne s'explique pas] à partir des effets socialement et individuellement avantageux qu'elle entraîne » (Boudon, Bourricaud p.200). La division du travail croit non parce qu'elle est utile, mais comme un processus évolutif. Une fois posé ce *distinguo* entre les conséquences du pluralisme pragmatique, l'élan vital de Bergson et sa réflexion sur les processus sociaux d'évolution il affirme sa différence avec Bergson à propos de la relation concept-réalité qui vaut la qualification de science positive à la sociologie.

S'il maintient la différence entre sociologue et philosophe dans ses leçons, il s'assure la possibilité de travailler la continuité réel-vérité, la variabilité de la vérité dans le cadre sociologique qui ne peut être placé sur le même plan que les autres sciences du fait de la prise en compte de l'histoire dans les processus sociaux. Il est en mesure de positionner la sociologie ainsi face au pragmatisme parce que précédemment il lui a refusé le statut d'utilitarisme logique au titre que la vérité n'ayant pas de fonction spéculative dans le pragmatisme, il lui est impossible de rendre compte par exemple des mythologies, niant ainsi que les hommes y ayant trouvé un intérêt spéculatif exprimaient un besoin correspondant à une réalité. Durkheim oppose l'institué au pragmatisme. Toutefois, il nous semble que, devant le pragmatisme, Durkheim apparaît partagé entre une tradition idéaliste et rationaliste et une tradition réaliste et empiriste. La sociologie telle qu'il l'a développée vise sans doute à faire émerger un chemin entre ces deux courants même si la tentative la plus significative réside dans son texte de Bologne sur les jugements de réalité plutôt que dans « Pragmatisme et sociologie ».

Cette sociologie, qu'il bâtit comme une science positive des mœurs et qui fait émerger la notion d'institué, va l'amener à s'interroger sur l'intégration sociale. Ce sera d'ailleurs l'une de ses entrées majeures sur les problèmes de l'éducation. On peut être tenté de comparer, dans le prolongement de « Pragmatisme et sociologie », le système éducatif durkheimien à celui développé par Dewey. Cependant dans ses leçons, Durkheim critique essentiellement le pragmatisme de James. Il convoque seulement à trois reprises Dewey pour identifier son éloignement de James dans la relation croyance-connaissance (les trois critères de la vérité selon James), sur la continuité entre pensée et action dans le cadre particulier de l'instrumentalisme logique de Dewey et enfin sur la comparaison de la position instrumentaliste de Dewey à l'utilitarisme logique. Durkheim, lorsqu'il écrit ses leçons, n'a pas connaissance de l'enquête philosophique de Dewey ni de ses écrits pédagogiques. En tenant compte de ces restrictions, il est possible d'identifier certains prolongements des prises de position de Durkheim dans sa vision de l'école par rapport aux développements de Dewey en puisant dans une étude comparative menée par D. Meuret (2007) concernant l'école en France et aux États-Unis.

Tout d'abord, si nous nous référons à la primauté de la société sur l'individu (c'est-à-dire à une vérité s'appuyant sur des valeurs produites collectivement et non pas individuellement et en fonction de leur utilité), Durkheim impose l'existence de valeurs ultimes qui nécessitent l'influence de l'état sur les enfants. L'école dans cette acception a une visée adaptative dans une société moderne qui s'individualise. Afin de conserver une cohésion sociale, la valeur ultime est le respect de l'autre, l'éducation devient normative parce que l'individualisation de la société impose une plus grande intériorisation des contraintes sociales. *A contrario*, Dewey met en place un projet politique qui vise à bâtir une école adaptée à une société démocratique. Dewey vise à favoriser les interactions entre les individus. Il souhaite que ceux-ci partagent des expériences communes afin de partager des valeurs communes. L'école travaille donc non seulement comment les élèves procèdent de la société, mais aussi comment ils la produisent.

Dans un second temps, en prenant appui sur la dernière phrase des leçons de Durkheim : « la vérité est une norme pour la pensée comme l'idéal moral est une norme pour la conduite », il est

possible d'identifier qu'ainsi la morale enseigne à l'individu ce qui l'amène à contenir ses pulsions, permettant en cela d'assurer que les comportements des individus ne seront pas néfastes à la société. Il contingente cette action de conformation non pas sur une morale issue des droits de l'homme, mais dans un esprit de discipline (Durkheim, 1934) par la soumission aux règles garantissant la vie collective. Durkheim veut freiner les interactions entre les individus parce que, les jugeant potentiellement subversives, il veut les empêcher de briser l'ordre social.

Conclusion

L'intérêt de ce texte réside tout d'abord dans le fait que Durkheim s'oppose au pragmatisme en affirmant qu'il n'y a pas de « parenté de nature entre la pensée et l'action ». Il argumente cette position en donnant une place importante à la pensée de James et en renvoyant les écrits de Dewey (dont il n'aborde pas les thèses pédagogiques) au refus de donner à l'action une dimension ontologique, en tant que légitimation de la valeur, tout en lui reconnaissant uniquement un caractère instrumental. Il présente donc le pragmatisme tout d'abord comme une théorie de la connaissance puis progressivement comme une théorie de la valeur. Dès lors, il refusera à James la réduction des jugements de vérité à des jugements de valeur afin de ne pas laisser la valeur logique administrée par la valeur de l'utile.

Durkheim ne sort pas de la représentation, sans doute quelque peu caricaturée, de la philosophie de James, qui sévit alors en France. James n'a jamais affirmé que tout ce qui a des intérêts pratiques est vrai (Cometti, 1994). Cependant, aborder James sous l'angle d'un empirisme de l'action permet à Durkheim de l'opposer à un empirisme de l'objet. Ainsi, il positionne la sociologie non seulement en opposition au pragmatisme, mais aussi à l'intellectualisme. Ce faisant il se démarque de Bergson pour défendre la sociologie comme science positive. Toutefois, il refuse la sécularisation du vrai, projetant ainsi l'école dans une œuvre libératrice reposant sur la connaissance en opposition avec Dewey qui postule que ce qui rend libre, c'est la capacité à agir dans le monde (Meuret, 2007). Il lui reste encore à se positionner entre le rationalisme et l'intellectualisme. En s'opposant à l'intellectualisme, il vise à éclairer les différences dans une perspective humaniste entre James et Bergson. L'humanisme de James donne un accès direct à la réalité alors que pour Bergson il permet au travers d'une phénoménologie de discerner ce qui relève du donné et ce qui relève du construit (Samama, 2007). Ainsi délimité, le chemin qu'il entend prendre entre ces deux humanismes relève de la sociologie en tant que théorie de la réalité sociale prise dans une acception historique légitimant le statut d'une vérité humaine et faillible, dont l'institué entre donné et construit n'est accessible que par la sociologie, science positive. Durkheim refuse dans cette réception du pragmatisme d'aller au-delà d'une première sécularisation, c'est-à-dire l'émancipation de la vérité par rapport à la religion. Il ne peut se résoudre à admettre la sécularisation du vrai défendue par James et Dewey.

Bibliographie

BOUDON R. & BOURRICAUD F. (1982), *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF.

COMETTI J.-P. (1994), « Le pragmatisme », *La philosophie anglo-saxonne*, M. Meyer (dir.), Paris, PUF, pp.387-492.

DURKHEIM E. (1913-1914), « Pragmatisme et sociologie », mis en ligne par le CEGEP de Chicoutimi (Québec) in « Classiques des sciences sociales », http://classiques.ugac.ca/classiques/Durkheim_emile/durkheim.html, consulté le 03 septembre 2007.

DURKHEIM E. (1934), *L'éducation morale*, mis en ligne par le CEGEP de Chicoutimi (Québec) in « Classiques des sciences sociales », http://classiques.ugac.ca/classiques/Durkheim_emile/durkheim.html, consulté le 03 septembre 2007.

DURKHEIM E. (1911), « Jugement de valeur et jugement de réalité », Revue de Métaphysique et de Morale du 3 juillet 1911, mis en ligne par le CEGEP de Chicoutimi (Québec) in « Classiques des sciences sociales », http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/durkheim.html, consulté le 03 septembre 2007.

LAVELLE L. (1991), *Traité des valeurs*, Tome 1, Paris, PUF.

LAVELLE L. (1991), *Traité des valeurs*, Tome 2, Paris, PUF.

MEURET D. (2007), *Gouverner l'école*, Paris, PUF.

SAMAMA C.R. (2007), « L'expérience en philosophie. Pragmatisme et empirisme : entre James et Bergson », *L'art du comprendre*, n°16, pp.249-273.